

Introduction au Nouveau Testament

Une nouvelle traduction

Troisième édition, révisée

J. N. Darby

1^{re} édition mai 2026 (D.A.)

Traduction française de :

The New Testament – A New Translation, J. N. Darby, 1871, 3^e édition

Table des matières

NOTE D'INTRODUCTION.....	1
INDICATIONS GÉNÉRALES.....	1
1) Les manuscrits grecs.....	2
2) Les versions anciennes.....	3
3) Les Pères de l'église.....	3
4) Remarques complémentaires.....	3
5) Quelques exemples d'erreurs.....	4
6) Les omissions.....	6
7) Dernières remarques.....	6
LES MANUSCRITS.....	7
1) MANUSCRITS EN LETTRES ONCIALES.....	7
2) MANUSCRITS EN LETTRES CURSIVES.....	9
3) VERSIONS ANCIENNES.....	10
4) PRINCIPAUX AUTEURS ECCLÉSIASTIQUES.....	11
PRÉFACE RÉVISÉE À LA DEUXIÈME ÉDITION DU NOUVEAU TESTAMENT (1871).....	13
Les sources d'information et l'approche du texte grec.....	13
1) Dans la première édition.....	13
2) Dans la seconde édition.....	14
3) Ajustements quant à la traduction.....	15
Les manuscrits et leur autorité.....	15
1) L'ingérence des ecclésiastiques.....	15
2) Les trois questions les plus importantes.....	16
3) L'influence des grandes écoles de transmission du texte grec.....	17
4) Des influences entremêlées.....	18
5) Tentatives infructueuses pour démêler ces influences.....	19
Les documents récents.....	19
1) Les traductions anglaises.....	19
2) Les grammaires et les dictionnaires.....	20
3) Les autres traductions.....	20
Remarques sur la Version Autorisée anglaise.....	21
1) Un principe de traduction totalement erroné.....	21
2) Des erreurs graves de traduction.....	22
Précisions sur la traduction.....	23
1) Les particules.....	23
2) L'aoriste.....	24
3) Les formes anciennes.....	25
4) L'emploi de majuscules.....	26
5) L'emploi de l'article devant Κύριος.....	26
6) L'ordre chronologique des Épîtres.....	27
7) Le contenu des livres du Nouveau Testament.....	29

NOTE D'INTRODUCTION

INDICATIONS GÉNÉRALES¹

L'édition du Nouveau Testament qui est aujourd'hui mise à la disposition du lecteur est tirée d'un exemplaire corrigé de la deuxième édition (1871), entièrement achevée par le traducteur avant sa mort, et révisée pendant l'impression, aussi soigneusement que les circonstances le permettaient, à partir de ses propres notes.

Le texte ne diffère que très peu de celui de la dernière édition. Quelques corrections nécessaires ont été apportées, et certaines modifications ainsi que diverses lectures, indiquées auparavant dans les notes, ont été occasionnellement introduites dans le texte, et quelques nouvelles notes ont été ajoutées.

La principale nouveauté de la présente édition réside dans l'indication, dans les notes, de nombreuses sources dont sont tirés le texte et les différentes lectures, tels qu'on les trouve dans les éditions critiques modernes — comme cela a déjà été expliqué dans la préface de la deuxième édition, à laquelle le lecteur est renvoyé pour connaître l'avis du traducteur sur la valeur comparative des manuscrits onciaux.

Peu après la publication de la deuxième édition de cet ouvrage, Tischendorf a publié la huitième édition de son texte critique, considérablement modifiée par rapport à la septième, et en général pas pour le meilleur, tant il était sous l'influence du manuscrit sinaïtique qu'il avait découvert, noté 13. Il a désormais introduit dans son texte un grand nombre de ses lectures défectueuses. — La collation par Ferrar de quatre précieux manuscrits cursifs, numérotés 13, 69, 124 et 346, en vue de reconstituer le texte ancien des Évangiles dont ceux-ci sont probablement issus, a été publiée par Abbott en 1877. Cet ouvrage est intéressant en ce qu'il met en évidence les concordances et les divergences entre des codex d'un certain type, dont l'un (69) est régulièrement cité, d'après Tregelles, et un autre (13) occasionnellement, dans les notes de cette édition. (Dans ces quatre manuscrits, Jean 7:53-8:12 est inséré à tort à la fin de Luc 21.) — Le texte de Westcott et Hort, qui semble avoir influencé les Réviseurs² par son adhésion excessive aux lectures dites alexandrines, ou plutôt aux particularités de B, surtout lorsqu'elles sont étayées par un autre exemplaire ancien, était déjà connu de beaucoup quelques années avant sa publication en 1881,

¹ Les sous-titres ont été ajoutés. (ndt)

² c'est-à-dire le Comité qui a révisé la *Authorised Version* (*Version Autorisée*) anglaise, et a publié la *Revised Version* (*Version Révisée*). (ndt)

date à laquelle le Nouveau Testament des réviseurs parut également. Cette troisième édition avait alors été préparée pour l'impression.

L'objectif recherché dans les notes augmentées de la présente édition a été simplement de donner une sélection des autorités pour et contre le texte, telle qu'elle a été établie par une comparaison minutieuse de l'immense masse de matériel désormais présentée à l'étudiant grâce aux travaux inlassables de ceux qui ont œuvré dans ce domaine.

1) Les manuscrits grecs

- Dans les Évangiles, le lecteur distinguera les deux classes de manuscrits onciaux. &c. a été utilisé pour désigner la série de manuscrits qui s'accordent généralement, appelée constantinopolitaine, dont E, M, U et très souvent Δ en sont de bons exemples, car ils contiennent tous les Évangiles ; et on verra que ceux-ci sont généralement confirmés par A.
- Des Actes jusqu'à la fin, tous les onciaux, tels que donnés par Tischendorf (8^e édition) et en partie par Tregelles, sont cités chaque fois que le passage contesté l'exige.
- Dans les Épîtres de Paul, cependant, après 1 Corinthiens, E étant une copie de D (Codex Claromontanus), n'est cité que là où D a été corrigé, à moins qu'une question particulière d'intérêt ne semble justifier qu'il soit mentionné en même temps que D.

La consultation de la liste ci-jointe des manuscrits onciaux permettra au lecteur de distinguer leur âge relatif, mais il convient de lui rappeler que la nomenclature requiert une certaine attention, car elle prête souvent à confusion. Par exemple,

- le B de l'Apocalypse est un manuscrit tout à fait différent du célèbre Codex Vaticanus, qui contient la majeure partie du reste du Nouveau Testament, également désigné par la lettre B, bien qu'il soit antérieur de quelque quatre siècles à l'autre ;
- le G des Épîtres de Paul (Cod. Bœrnerianus) n'a rien à voir avec le G des Évangiles (Cod. Harleianus), mais constituait au contraire la partie finale du (Cod. Sangallensis), bien que ces parties soient aujourd'hui séparées et conservées dans des bibliothèques différentes. Les listes sont généralement présentées séparément pour les Évangiles, les Actes, les Épîtres de Paul et l'Apocalypse ; mais il a été jugé, dans l'ensemble, plus simple pour la consultation de les regrouper en une seule liste.
- F (Augiensis) et G (Bœrnerianus), tous deux des Épîtres de Paul, s'avèrent être des copies du même manuscrit original.

Parmi les manuscrits cursifs, ceux relevés par Treg.³ et minutieusement examinés par lui entre 1846 et 1852 sont tirés de son édition du Nouveau Testament grec. Une liste de ceux-ci est annexée à celle des onciaux. Pour une liste complète des manuscrits cursifs du Nouveau Testament actuellement connus, ainsi que des lectionnaires ou livres de liturgie manuscrits de l'Église grecque, voir *l'Introduction* de Scrivener.

2) Les versions anciennes

Parmi les versions anciennes, l'ancien latin, lorsque ses divers codex existants s'accordent, est donné dans les évangiles, noté *Ital.* Parfois, ils sont cités séparément, en particulier lorsqu'il n'y a qu'un ou deux de ces manuscrits en contradiction avec tous les autres, comme *Brix*, *Colb*, etc. (voir les tableaux). Le Codex Amiatinus (Am), supposé être le représentant le plus fidèle du latin tel que Jérôme l'a laissé, est tiré du Nouveau Testament de Tregelles. Lorsqu'il n'est pas cité séparément dans les notes, il est inclus dans la Vulgate (Vulg).

La version memphitique, ou version de la Basse-Égypte, est tirée de Tisch.⁴ et Treg., tout comme les deux principaux dialectes syriaques de première main, marqués Syrr lorsqu'ils concordent. Ils sont parfois cités séparément, Syr-Pst désignant le Peschito, version couramment imprimée, et Syr-Hcl le Harclean ou Philoxénien, nouvelle traduction plus littérale que l'autre, voire assez servile, et donc précieuse en tant que témoignage du grec. L'Épître aux Hébreux y manque de 11:27 à la fin. Aucune de ces versions ne contient l'Apocalypse, ni Jean 7:53-8:12, et le syriaque Peschito ne contient pas 2 Pierre, 2 et 3 Jean, ni Jude : ces quatre textes figurent dans un manuscrit syrien conservé à la librairie Bodléienne. Un manuscrit syriaque de l'Apocalypse (noté Syr) a été édité à Leyde en 1627 par Louis de Dieu. Ces deux textes ressemblent, par leur caractère, au syriaque tardif ou philoxénien.

On trouvera ci-dessous une liste des anciennes versions habituellement citées dans les éditions critiques.

3) Les Pères de l'église

Parmi les Pères de l'église, seuls quelques-uns sont cités occasionnellement dans les notes, principalement à partir des éditions imprimées elles-mêmes. Une liste des auteurs les plus importants est fournie ci-dessous.

4) Remarques complémentaires

Quelques remarques explicatives supplémentaires sont proposées ici afin de mettre en garde le lecteur contre une influence excessive de ce qu'on

³ c'est-à-dire Tregelles (ndt)

⁴ c'est-à-dire Tischendorf (ndt)

appelle les preuves *diplomatiques*, qu'il s'agisse du témoignage concordant de la masse des autorités ou de l'importance prépondérante de quelques témoins très anciens.

Les éditeurs modernes du texte fournissent souvent la preuve qu'une adhésion consciencieuse à leurs systèmes de critique comparative peut conduire à des erreurs singulières. Les éditions les plus récentes ne sont en aucun cas les plus fiables ; et le lecteur devrait au moins se garder d'accepter trop facilement leurs décisions. Cf. *Revised Version of the first three Gospels considered (Considérations sur la Version Révisée des trois premiers Évangiles)*, de Cook, et en particulier *Revision Revised (La Révision Révisée)* de Burgon.

Bien qu'à bien des égards un manuscrit plus ancien ait naturellement droit à un plus grand poids, trop de sources de corruption et d'erreur s'étaient déjà glissées pour rendre admissibles les principes énoncés par Lachmann et Tregelles, et pratiquement acceptés par Tischendorf, sans qu'un examen au moins très sérieux et patient ne soit accordé aux nombreux témoins postérieurs, qui ont souvent été écartés trop légèrement ces dernières années. Quelques exemples, tirés parmi les nombreux cités par Burgon et d'autres, serviront d'illustration. Scrivener dit dans son *Introduction* (3^e éd., p. 511) : « Il est tout à fait vrai et paradoxal que les pires altérations auxquelles le Nouveau Testament ait jamais été soumis ont pris naissance dans les cent ans qui ont suivi sa rédaction ; qu'Irénée, les Pères africains et l'ensemble de l'Église occidentale, ainsi qu'une partie de l'Église syrienne, disposaient de manuscrits bien inférieurs à ceux utilisés par Stunica, Érasme ou Étienne, treize siècles plus tard, lors de l'élaboration du Textus Receptus. »

En admettant le bien-fondé général de cette conclusion, nous ne sommes plus surpris de constater que ℵ et B, ainsi que C, L, U et Γ, ont tous interpolé dans Matthieu 27:43 certains mots qui sont en partie empruntés, bien que modifiés, à Jean 19:34, mais dont Burgon a démontré, dans son ouvrage *Last Twelve Verses (Les douze derniers versets)*, qu'ils provenaient en réalité du *Diatessaron* (ou Harmonie des Évangiles) de l'hérétique Tatien, composé au II^e siècle. Ce qui est surprenant, c'est de constater que Westcott & Hort l'ont introduit entre crochets dans leur texte et que les réviseurs l'ont placé en marge. Tischendorf et Tregelles l'ont rejeté. Il figurait néanmoins dans les copies utilisées par Chrysostome et Cyrille d'Alexandrie.

5) Quelques exemples d'erreurs

- En Luc 2:14, cependant, tous ces éditeurs suivent le témoignage corrompu de ℵ B D, en plus de citer A pour cela, bien que dans une autre partie de A, dans l'hymne à la fin des Psaumes, la lecture correcte soit donnée ; et ℵ et B ont tous deux été corrigés par des mains postérieures.

Cette lecture, qui trouve probablement son origine dans une simple erreur de copiste, se retrouve également dans certaines anciennes versions : « in the men of good pleasure (chez les hommes de bonne volonté)⁵ ». Les Pères la rejettent tous, comme l'a prouvé Burgon ; et tout esprit spirituel instruit dans les Écritures doit s'offusquer d'une telle expression qui, étant du grec très anormal, a donné lieu à des explications qui se condamnent elles-mêmes. Pourtant, les Réviseurs l'ont introduite dans leur texte, forçant la traduction d'une manière injustifiable, et ils ont placé le meilleur texte en marge.

- Tischendorf, dans sa 8^e édition, influencé sans doute par son $\aleph$ préféré, soutenu également par B, 124 et certaines versions, a remplacé en Matthieu 11:19 *enfants* par *œuvres*, contre tout autre autorité et l'enseignement évident de l'Écriture. La même lecture corrompue a été adoptée par Tregelles et les Réviseurs.
- Tous suivent $\aleph$, B, C, D et d'autres en admettant *saint* dans le texte avant *Esprit* en Luc 10:21, interpolation qui peut être attribuée à une piété trop zélée, ou, comme cela a été suggéré, au désir mal placé de distinguer ce mot des *esprits* utilisés dans un autre sens au verset précédent.
- Le texte extraordinaire donné en Matthieu 21:31 par Lach⁶, Treg. et W. & H.⁷ sur l'autorité, et cela seulement partiellement, de B, avec lequel ils font que les principaux sacrificateurs et les anciens du peuple répondent à « le dernier », au lieu de « le premier », a été commenté par Scrivener et Burgon. Tregelles tente une explication dans son *Account of the Printed Text*, p. 107.
- En Luc 6:1, les Réviseurs omettent le mot important « second-premier », induits en erreur peut-être par Treg. et W. & H. sur la base de l'autorité précaire de $\aleph$ B L 1 33 69 et de certaines versions. Le mot a manifestement été omis par des scribes qui ne le comprenaient pas. Tischendorf l'insère à juste titre. Pour un autre exemple de ce type de modification du texte, voir 1 Jean 2:13 et la note, ainsi que Apocalypse 22:14.
- L'omission, en 1 Corinthiens 9:20, de « n'étant pas moi-même sous la loi » dans K et quelques manuscrits cursifs et versions, provient probablement de la même cause. Mais ici, les éditeurs et les Réviseurs insèrent ces mots, suivant la grande majorité des manuscrits faisant autorité.
- En Jean 1:18, $\aleph$ B C L, presque sans soutien sauf par quelques versions et, comme on pouvait s'y attendre, par de nombreux auteurs ecclésiastiques, présentent la lecture étonnante de « Dieu » pour « Fils » après « unique ». Il est à peine concevable que Treg. et W. & H. aient suivi une

⁵ au lieu de « bon plaisir dans les hommes » (ndt)

⁶ c'est-à-dire Lachman (ndt)

⁷ c'est-à-dire Westcott et Hort (ndt)

altération aussi manifeste, et les Réviseurs lui ont accordé une place dans leur marge. Tisch. la rejette. Mais il n'a pas été aussi ferme en Jean 9:35 ; car il a introduit dans sa 8^e édition « Fils de l'homme » au lieu de « Fils de Dieu », sur le témoignage de ℵ B D. Il en va de même pour W. & H. et les Réviseurs dans leur marge.

- L'ajout de « encore » en Jean 7:8, que l'on trouve dans B et de nombreux autres manuscrits, est manifestement un changement intentionnel de οὐκ en οὐπω, motivé par le désir d'expliquer un texte mal compris.
- Treg. et W. & H. s'accordent avec Tisch. pour placer l'impératif en 1 Cor. 15:49 ; bien que ce dernier l'ait correctement rendu dans sa 7^e édition, il lit désormais « portons ». Voir la note sur ce passage. Les Réviseurs l'ont correctement rendu dans le texte, mais ont donné une place à la lecture erronée dans leur marge.

La liste pourrait s'allonger presque à l'infini ; tant les altérations relevées dans ces vénérables documents sont nombreuses et souvent extraordinaires. En témoignent la substitution de *trouvé* ou *découvert* (cf. 1 Sam. 20:15(16) dans la LXX, *Cod. Vatic.*), ou de *brûlées* dans 2 Pierre 3:10, par ℵ B K P, acceptée par Treg. et par W. & H.

6) Les omissions

Les omissions dans ces anciens manuscrits sont constantes, souvent sans doute de simples erreurs du scribe, dont l'œil passait inconsciemment d'une ligne à la deuxième ou à la troisième en dessous, surtout s'il était induit en erreur par la similitude de la fin ou du début de deux ou plusieurs lignes consécutives, source constante d'erreur appelée *homœoteleuton*. Il n'était pas facile de l'éviter lors de la copie de manuscrits dépourvus de division des mots : il faut une pratique considérable ne serait-ce que pour les lire, et l'œil ne trouve aucun répit dans cette tâche fatigante.

Les deux manuscrits les plus anciens, ℵ et B, omettent la fin de Marc 16, contrairement à toutes les autres sources, comme Burgon l'a démontré avec beaucoup de peine ; mais dans B, le fait que le copiste ait laissé ici une colonne vierge — la seule dans tout le Nouveau Testament — est une forte présomption que, s'il n'a pas trouvé le passage dans le manuscrit qu'il copiait, il était conscient d'une omission. De tels défauts tendent à discréditer ces anciens manuscrits comme témoins de l'intégrité primitive du texte.

7) Dernières remarques

D'un autre côté, ils sont exempts des interpolations audacieuses de D (Codex Bezae) et constituent constamment des preuves supplémentaires et précieuses contre celles-ci. Mais aucun des manuscrits les plus anciens, pas même plusieurs pris ensemble, ne peut constituer en soi un témoi-

gnage concluant quant à l'exactitude absolue d'une lecture, bien que de nombreux faits tendent à montrer que, en règle générale, les lectures dites alexandrines se rapprochent le plus du texte primitif. Elles doivent toutefois être vérifiées par d'autres preuves, telles que celles des manuscrits cursifs, des versions et, dans de nombreux cas, par des citations patristiques. Chaque passage doit être examiné séparément selon ses propres mérites, à la lumière de l'ensemble des témoignages, et en s'en remettant à la direction pleine de grâce de Dieu, en accordant une attention particulière au contexte et à l'enseignement général des Écritures, que la corruption ecclésiastique a altéré.

N.B. – La grammaire de Winer est citée d'après la 8^e éd. de Moulton. Les manuscrits onciaux sont cités selon leurs lectures originales, sauf indication contraire, comme $\aleph^{\text{corr}}$, C², etc.

LES MANUSCRITS

1) MANUSCRITS EN LETTRES ONCIALES

G=Évangiles ; A=Actes ; E=Épîtres ; P=Épîtres de Paul ; R=Apocalypse

Symb. du MS	Nom du manuscrit et lieu de conservation	Cent.	Contenu
$\aleph$	Sinaiticus. Saint-Pétersbourg	IV	Tout le Nouveau Testament. Plusieurs éditions et collations ont été publiées
A	Alexandrinus. Londres	V	Tout sauf Matthieu, 1:1-25:6 ; Jean 6:50-8:52 ; 2 Cor. 4:13-12:6. Publié en fac-similé par Woide en 1786 ; en petits caractères par B. H. Cowper, 1860
B	Vaticanus. Rome	IV	Tout sauf Hébreux 9:14 à la fin, les Épîtres à Timothée, Tite et Philémon, et l'Apocalypse. Il existe deux ou trois éditions imprimées
B(R)	Basilianus.—Rome	VIII	L'Apocalypse dans son intégralité. Elle est publiée dans <i>les Monumenta Sacra Inedita</i> de Tischendorf, 1846
C	Ephraemi. Paris	V	Extraits des Évangiles, des Actes, des Épîtres et de l'Apocalypse. Un palimpseste. Publié par Tischendorf, 1843
L	Bezae. Cambridge	VI	Presque tous les Évangiles dans l'ordre Matthieu-Jean-Luc-Marc, et des passages des Actes, avec une traduction latine ; le seul passage restant des Épîtres générales est un fragment de la traduction latine, 3 Jean 11-15
D(P)	Claromontanus. Paris	VI	Épîtres de Paul, à l'exception de quelques versets, avec une traduction latine
E(G)	Basileensis. Bâle	VIII	Les Évangiles, à l'exception de Luc 3:4-15 ; 24:47-53
E(A)	Laudianus. Oxford	VI	Les Actes, à l'exception de 26:29-28:26, avec une traduction latine. (<i>M.S.I.</i> ⁸ ix)
E(P)	Sangermanensis. Saint-Pétersbourg.	X	Tout sauf Rom. 8:21-33 ; 11:15.25 ; 1 Tim. 1:1-6:15 ; Hébr. 12:8, jusqu'à la fin. Il s'agit d'une copie de D Claromontanus après que de nombreuses corrections y aient été apportées. Nous l'avons citée de manière générale pour signaler les endroits où la lecture originale de D Claromontanus a été modifiée par un correcteur ultérieur
F	Boreeli. Utrecht	IX, X	Fragments des Évangiles, de Matthieu 9:1 à Jean 13:34

⁸ *Monumenta Sacra Inedita*, Tischendorf (ndt)

F(P)	Augiensis. Cambridge	IX	Épîtres de Paul (à l'exception de l'Épître aux Hébreux) avec une traduction latine en colonnes parallèles, complètes sauf Rom. 1:1-3:19. Seul le texte grec est incomplet dans 1 Cor. 3:8-16 ; 6:7-14 ; Col. 2:1-6 ; Philém. 21-25. Publié par Scrivener, 1859
F ^a	Coislinianus. Paris	VII	Neuf versets des Évangiles ; sept versets des Actes ; et dix versets des Épîtres de Paul ; tous publiés par Tischendorf dans son <i>Mon. Sacr. In.</i> , 1846
G	Harleianus. Londres	IX, X	Extraits des Évangiles. (Un fragment, Matthieu 5:29-31, 39-43, est conservé au Trinity College, à Cambridge)
G(A)	Petropolitanum	VII	Une feuille in-octavo à Saint-Petersbourg, contenant Actes 2:45-3:8
G(P)	Boernerianus. Dresde	IX	Épîtres de Paul (à l'exception de l'Épître aux Hébreux) avec une traduction latine interlinéaire ; complet, à l'exception de Rom. 1:1-5 ; 2:16-25 ; 1 Cor. 3:8-16 ; 6:7-14 ; Col. 2:1-8 ; Philém. 21-25
H	Hamburgensis. Hambourg	IX	Extraits des Évangiles, à partir de Matthieu 4:30. (Un fragment, Luc 1:3-6, 13-15, est conservé au Trinity College, à Cambridge.)
H(A)	Mutinensis. Modène	IX	Actes 5:28-9:39 ; 10:19-13:35 ; 14:3 à la fin ; chap. 27:4 à la fin, complété par une autre main vers le XI ^e siècle.
H(P)	Coislinianus. Paris	VI	Fragments des Épîtres de Paul en 14 feuillets, à Saint-Petersbourg et à Paris
I	Petropolitanus. Saint-Petersbourg	V-VII	Fragments de sept palimpsestes différents, le texte grec original étant partiellement effacé, contenant au total environ 190 versets des Évangiles, ainsi que les passages suivants : Actes 2:6-17 ; 13:39-46 ; 26:7-18 ; 28:8-17 ; 1 Cor. 15:53-16:9 ; Tit. 1:1-13. Tous sont publiés dans <i>Mon. Sacra Ined.</i>
I ^b	Nitriense. Londres	V	Quatre feuillets contenant des fragments de seize versets de l'Évangile de Jean dans les chapitres 13 et 14. Un palimpseste
K	Cyprius. Paris	IX	Les Évangiles, complets
K(E)	Mosquensis. Moscou	IX	Les Épîtres générales et les Épîtres de Paul, à l'exception de Romains 10, 18 ; 1 Corinthiens 6, 18 ; 8, 7-11
L	Regius. Paris	VIII	Tous les Évangiles, à l'exception de Matthieu 4:22-5:14 ; 28:17-20 ; Marc 10:16-30 ; 15:2-20 ; Jean 21:15-25. Publié dans <i>Mon. Sacra Ined.</i> , 1846
L(A)	Angelicus Romanus. Rome	IX	Les Actes à partir du chap. 8:10, les Épîtres générales dans leur intégralité, et les Épîtres de Paul, toutes sauf Hébreux 13:10-25
M	Campanius. Paris	IX, X	Évangiles, complets
M(P)	Rober ou Uffenbachianus. Hambourg et Londres	IX	Cinq feuillets contenant des versets de 1 Cor., 2 Cor. et Hébreux, écrits à l'encre rouge vif. Publiés dans <i>Anecdotes Sacra et Profana</i> de Tischendorf.
N	Purpureus.	VI	Fragments des Évangiles, conservés dans différentes bibliothèques, écrits en lettres d'argent sur du vélin très fin teint en pourpre. Publiés dans <i>Mon. Sacr. Ined.</i> , 1846
O	Mosquensis. Moscou	IX	Quelques feuillets contenant Jean 1:1-4 ; 20:10-13, 15-17, 20-24
O ^{a-f}	Divers codex.	VI-IX	Fragments de Luc 1, 2, dans différentes bibliothèques
O(P)		VI	Un double feuillet à Saint-Petersbourg, contenant 2 Co 1, 20-2, 12 ; et un simple feuillet à Moscou, contenant Eph 4, 1-18
P	Guelpherbytanus A. Wolfenbüttel	VI	43 feuillets contenant des fragments de tous les Évangiles. Un palimpseste. Publié dans <i>*Mon. Sacra Ined.*</i> , nouvelle série, vol. VI
P(A)	Porphyrianus. Saint-Petersbourg	IX	Tous les Actes et les Épîtres générales, toutes les Épîtres de Paul et l'Apocalypse, plusieurs versets manquant. Dans <i>Mon. Sac. Ined.</i> , nouvelle série, vol. v, vi
Q	Guelpherbytanus B. Saint-Petersbourg	V	13 feuillets contenant des fragments de Luc et de Jean. Un palimpseste. Publié dans <i>Mon. Sacra Ined.</i> nouvelle série, vol. iii
Q(P)		V	Quelques fragments de 1 Corinthiens.
R	Nitriensis. Londres	VI	45 feuillets contenant 25 fragments de Luc. Un palimpseste. (<i>M.S.I.</i> vol. ii)

S	Vaticanus 354. Rome	X	Tous les Évangiles. Il porte une date : 949 apr. J.-C.
T	Borgianus et Petropolitanus. Rome et Saint-Pierre.	V-VII	Fragments de quatre manuscrits différents, dont deux accompagnés d'une traduction thébaïque, contenant au total environ 325 versets des Évangiles, en particulier dans la première partie de Jean
U	Nanianus. Venise	X	Tous les Évangiles
V	Mosquensis. Moscou	VIII, IX	Tout sauf quelques versets de Matthieu, complet jusqu'à Jean 7:39. À partir de là, il est écrit en lettres cursives du XIII ^e siècle.
W	Divers codex.	VIII-IX	Fragments de quatre manuscrits, conservés dans différentes bibliothèques, comprenant chacun environ 9 feuillets contenant des versets des Évangiles. Publiés en partie dans <i>Mon. Sacra Ined.</i>
X	Monacensis. Munich	IX, X	Les Évangiles, présentant de nombreuses lacunes dans l'ordre : Jean – Luc – Marc – Matthieu
Y	Barberini. Rome	VIII	Six grandes feuilles contenant Jean 16:3-19:41 (<i>Mon. Sacra Ined.</i> 1846)
Z	Dublinensis. Dublin	V, VI	22 fragments de Matthieu contenant des versets de tous les chapitres, à l'exception des chapitres 3, 9, 16, 27 et 28. Un palimpseste (édition d'Abbot, 1880)
Γ	Tischendorfianus. Oxford & St. Pet.	IX	Contient les Évangiles presque dans leur intégralité
Δ	Sangallensis. Saint-Gall	IX	Les Évangiles, à l'exception de Jean 19:17-35, avec une traduction latine interlinéaire. Édition fac-similé de Rettig, publiée à Zurich en 1836
Θ	Divers codex.	VI-IX	Extraits de 8 manuscrits différents, conservés à Leipzig et à Saint-Petersbourg, contenant des fragments d'Évangiles (<i>Mon. Sacra Ined.</i> nouvelle série, vol. ii, ix)
Λ	Oxoniensis. Oxford	IX	Luc et Jean
Ξ	Zacynthius. Londres	VIII	Extraits de Luc 1-11:33. Un palimpseste. Publié par Tregelles, 1861
Π	Petropolitanus. Saint-Petersbourg	IX	Les Évangiles presque complets
Σ	Rossanensis. Rossano (Calabre)	VI	Matthieu et Marc jusqu'au chapitre 16, verset 14, écrits en lettres d'argent sur un fin vélin pourpre. Il a été publié par Gebhardt

2) MANUSCRITS EN LETTRES CURSIVES

1.	(Évangiles) : un manuscrit du X ^e siècle (ou plus tardif selon Burgon), conservé à Bâle, contenant tout le Nouveau Testament à l'exception de l'Apocalypse, mais dont seule la version des Évangiles présente de l'intérêt, selon Tregelles.
33	(Évangiles)-13-17 : le manuscrit Colbert à Paris, du XI ^e siècle, contenant une partie des Prophètes et tout le Nouveau Testament à l'exception de l'Apocalypse. Il compte 33 chapitres dans les Évangiles, 13 dans les Actes et les Épîtres générales, et 17 dans les Épîtres de Paul.
69	(Évangiles)-31-37-14 : un manuscrit du XIV ^e siècle conservé à Leicester, qui contient l'intégralité du Nouveau Testament avec <i>quelques lacunes</i> . Il est répertorié sous le numéro 69 pour les Évangiles, 31 pour les Actes et les Épîtres générales, 37 pour les Épîtres de Paul et 14 pour l'Apocalypse.
47	Un manuscrit du XI ^e ou XII ^e siècle des Épîtres de Paul, conservé à la Bodleian Library, à Oxford.
61	Ce manuscrit des Actes et des Épîtres de Paul, daté de 1044, a été collationné indépendamment par Tisch., Treg. et Scriv. ⁹ À l'occasion, deux ou trois autres manuscrits

cursifs ont été cités sur l'autorité de Tischendorf, comme le n° 13 du XII^e siècle ; le n° 22 du XI^e siècle dans les Évangiles ; le n° 71 du XII^e siècle dans les Épîtres de Paul ; et le n° 73 des Épîtres de Paul, du XI^e siècle, actuellement à Upsala.

Dans l'Apocalypse, les manuscrits suivants ont parfois été cités d'après Tischendorf et Tregelles :

1	Un manuscrit du XII ^e siècle, celui utilisé par Érasme, dans lequel le texte est entremêlé avec le commentaire d'André de Césarée.
6	Un petit in-quarto du XI ^e siècle conservé à la Bodleian (Actes 11:13-Ap. 21:1), et noté 23 dans les Actes, 28 dans les Épîtres de Paul.
7	Un important manuscrit du XI ^e siècle conservé au British Museum.
14	(voir ci-dessus, 69 des Évangiles). Il est aujourd'hui incomplet depuis une partie du chap. 18 jusqu'à la fin,
18	Un manuscrit de certaine valeur du XV ^e siècle, à la Bodleian.
18	Un manuscrit du XIII ^e siècle au Vatican.
91	Le supplément ajouté au Codex Vaticanus (B) vers le XV ^e siècle.
95	Le Codex Parham du XII ^e ou XIII ^e siècle, rapporté du Mont Athos.

3) VERSIONS ANCIENNES

Le VIEUX LATIN, communément appelé italique ou Itala (Ital) du II^e siècle dans les manuscrits, dont la plupart datent des IV^e, V^e et VI^e siècles, dont les principaux sont :

<i>a</i>	(Verticelli) et <i>b</i> (Vérone), tous deux édités par Bianchini
<i>c</i>	(Colbert-Paris) par Sabatier
<i>d</i>	(Cant.) ; le texte latin de D (Cod. Bezae) n'a pas grande valeur ; celui de D (Cod. Claromont.) est important
<i>f</i>	(Brescia=Brix.) de Bianchini, <i>texte revu</i> , recension italienne du latin ancien ou africain
<i>ff'</i> et <i>ff''</i>	(Corbeiensis), le premier contenant Matthieu et Jacques, le second, le texte des Évangiles, presque complet
<i>i</i>	(Vienne) contient des parties de Marc et de Luc
<i>k</i>	(Turin=Taur.) des fragments de Matthieu et de Marc
<i>m</i>	(Spec.) des lectures latines dans le « Speculum » du cardinal Mai
<i>q</i>	(Munich=Monac.) : des fragments des Évangiles
<i>s</i>	(Vienne) : des fragments des Actes et des Épîtres générales

LE LATIN TARDIF : La version de Jérôme dans le Codex Amiatinus du VI^e siècle (Am), collationnée par Tregelles à Florence en 1845. La VULGATE (Vulg) est le texte de Jérôme, du IV^e siècle, qui s'est progressivement al-

⁹ c'est-à-dire Scrivener (ndt)

téré au fil des copies, et qui a été révisé sous le pape Sixte V en 1590, puis corrigé et autorisé par Clément VIII en 1592-1598.

LE SYRIEN :

(1)	La version curetonienne du II ^e siècle (Syr-Crt), provenant des monastères de Nitrie, aujourd'hui conservée au British Museum, contenant quelques fragments des Évangiles
(2)	La version du II ^e siècle, communément imprimée sous le nom de Peschito (Syr-Pst)
(3)	Le Harclean (Syr-Hcl) publié par White sous le nom de Philoxénien, une recension par Thomas d'Harkel de la version de Polycarpe ou de Philoxène, du VII ^e siècle
(4)	Le codex de la Bodleian (Syr-Bodl) contenant les Actes et les Épîtres générales
(5)	Une version (Syr) de l'Apocalypse, datant peut-être du VI ^e siècle

Le MEMPHITIQUE ou dialecte de Basse-Égypte (Memph), et le THÉ-BAÏQUE ou dialecte de Haute-Égypte (Theb), tous deux du II^e ou III^e siècle. La version GOTHIQUE d'Ulfilas, datant de la fin du IV^e siècle, dans des codex du VI^e siècle.

L'ARMÉNIEN du V^e siècle. Ses manuscrits datent, pour la plupart, du XIII^e siècle ou plus tard.

La version ÉTHIOPIENNE (Æth), datant approximativement du VI^e siècle, a été éditée de manière incorrecte dans la Polyglotte de Walton, mais de manière plus critique par Bode un siècle plus tard.

4) PRINCIPAUX AUTEURS ECCLÉSIASTIQUES

cités dans les éditions critiques du Nouveau Testament ; ceux mentionnés dans les notes de la présente édition apparaissent en majuscules, et la date indiquée est celle du décès, sauf lorsqu'elle est accompagnée de la mention « fl. ». Nous suivons soit Scrivener, soit Bouillet.

N.B. – Lorsque, pour une raison quelconque, les autorités citées n'appuient qu'en partie une lecture, ou si leur témoignage présente une particularité, elles sont indiquées entre parenthèses, ainsi (B). Voir les notes Luc 3:12 ; 11:44 ; Gal.5:1, etc.

<u>Grec</u>		<u>Latin</u>
Andreas (Césarée, Capp.), VI ^e siècle.	Grégoire de Nazianze, 389	AMBROISE (Milan), 397
ATHANASE (Alexandrie), 373	Grégoire de Nysse, 396	AUGUSTIN (Hippone), 430
BASILE (Césarée, Capp.), 379	HIPPOLYTE (Rome), actif vers 220	BEDE le Vénérable (Grande-Bretagne), 735
CHRYSOSTOME (Constantinople), 407	Ignace (Antioche), 107	CYPRIEN (Carthage), 258
Clément de Rome, fl. 90	IRÉNÉE (Lyon), actif vers 178	Hilaire (Poitiers), actif vers 354
CLÉMENT (Alexandrie), actif vers 194	Jean Damascène, 730	Hilaire, diacre (Ambrosiaster), III ^e siècle
CYRILLE (Alexandrie), 444	Justin le Martyr (Rome), 164	JÉRÔME (Rome et Bethléem), 420
Cyrille (Jérusalem), 386	ŒCUMENIUS (Tricca), Xe siècle	Lucifer (Cagliari), 367
Didyme (Alexandrie), 370	ORIGÈNE (Alexandrie), 253	PRIMASIUS (Adrumetum), actif vers 550
Dionysius (Alexandrie), 265	Polycarpe (Smyrne), 166	Rufinus (Aquilée et Jérusalem), 397
ÉPIPHANE (Chypre), 403	THÉODORÈTE (Cyrus en Syrie), 458	TERTULLIEN (Carthage), actif vers 200
EUSÈBE (Césarée, Palestine), 340	THÉOPHYLACTE (Bulgarie), 1071	<u>Syriaque</u>
	Victor d'Antioche, 430	Éphrem (Édesse), 378

PRÉFACE RÉVISÉE À LA DEUXIÈME ÉDITION DU NOUVEAU TESTAMENT (1871)^{10 11}

L'édition originale, dans laquelle chacun des différents livres était publié séparément (ou deux épîtres ensemble s'il y en avait deux adressées à la même assemblée), et les réimpressions de plusieurs d'entre eux, qui semblent avoir attiré davantage l'attention que d'autres, étant épuisées, je publie une nouvelle édition de cette traduction du Nouveau Testament, dans son ensemble, sous une forme plus pratique.

Les sources d'information et l'approche du texte grec

1) Dans la première édition

Mon objectif n'a en aucun cas été de produire un ouvrage savant ; mais, comme j'avais accès à des livres et à diverses sources d'information auxquels, bien sûr, la grande masse des lecteurs, pour qui la Parole de Dieu était tout aussi précieuse, n'avait pas accès, j'ai souhaité leur fournir, dans la mesure de mes moyens, le fruit de mes propres études et de tout ce que j'avais pu recueillir de ces sources, afin qu'ils puissent disposer de la Parole de Dieu en anglais, dans une représentation aussi parfaite que possible de celle-ci dans cette langue.

Dans la première édition, j'avais utilisé un ouvrage allemand prétendant donner le *Textus Receptus*,¹⁶ accompagné d'un recueil des différentes lectures adoptées par tous ou certains des éditeurs les plus réputés, Griesbach, Lachmann, Scholz, Tischendorf et quelques autres. Mais le *Textus Receptus* lui-même était souvent modifié dans le texte de l'ouvrage, et je constatai que plusieurs de ces modifications m'avaient échappé. Mon propos était, lorsque les principaux éditeurs s'accordaient, d'adopter leur lecture, sans tenter de composer un texte de mon cru. Mon objectif était une *traduction* plus correcte : seulement, il était inutile de traduire ce que tous les critiques avisés considéraient comme une erreur dans le texte. Car, comme on le sait, le *Textus Receptus* n'avait aucune autorité réelle, et la version anglaise n'en était d'ailleurs pas tirée — il s'agissait d'un ouvrage antérieur de quelques années. À quelques variations près, que les critiques ont plus ou moins soigneusement recensées, le *Textus Receptus* était une réimpression d'éditions antérieures. Parmi celles-ci, celle de Stephanus¹² de 1550 est la plus remarquable : il y avait en outre celles d'Érasme et de

¹⁰ Les sous-titres ont été ajoutés. (ndt)

¹¹ <https://www.ccel.org/bible/jnd/darby.htm#4>

¹² c'est-à-dire Henri Estienne, fils de Robert Estienne (ndt)

Béza. Érasme fut le premier à être publié ; la Polyglotte de Complutense fut la première à être imprimée ; puis vint Stephanus ; et enfin Béza. Les éditions Elzevir ne virent le jour qu'au siècle suivant ; et l'expression « *textus ab omnibus receptus* », figurant dans leur préface, donna naissance à l'expression « *Textus Receptus* », ou Texte Reçu. La Version Autorisée (anglaise) s'inspirait principalement de Stephanus ou de Beza. Le lecteur curieux de ces questions trouvera un compte rendu complet dans *l'Introduction* de Scrivener ou dans d'autres introductions similaires.

Vint ensuite, à commencer par Fell à Oxford, diverses éditions critiques : Mill, Bengel, Wetstein (qui élargit considérablement le champ de la critique), puis Griesbach, Matthei (ce dernier fournissant les codex russes, dits « de Constantinople »), Lachmann, Scholz, Tischendorf, et tout récemment Tregelles. Je ne cite ici que les plus célèbres parmi les critiques. Nous disposons en outre, en matière de commentaires, de Meyer, De Wette et Alford.

Dans ma première édition, ma traduction s'est appuyée sur l'avis concordant de Griesbach, Lachmann, Scholz et Tischendorf : le premier, doté d'un jugement plus sobre et d'une perspicacité et d'un discernement critiques ; le suivant, avec un système plus restrictif consistant à ne retenir que les manuscrits les plus anciens, de sorte qu'il ne disposait parfois que d'un ou deux ; le troisième, imprimé avec une négligence excessive, mais prenant pour règle la masse des manuscrits constantinopolitains ; le dernier, d'une compétence et d'une diligence de recherche de premier ordre, d'abord quelque peu précipité dans ses modifications, mais revenant plus sobrement, dans les éditions suivantes, à ce qu'il avait rejeté. Pourtant, s'ils étaient d'accord, on pouvait être presque certain que ce qu'ils rejetaient tous n'était qu'une simple erreur de copie. Scholz, lors d'une conférence en Angleterre, a renoncé à son système et a déclaré que dans une autre édition, il adopterait les lectures alexandrines qu'il avait rejetées. Telle est la tendance générale depuis lors. Et Tregelles l'a établie strictement comme une règle fixe.

2) Dans la seconde édition

Entre-temps, depuis ma première édition, fondée sur le jugement concordant des quatre grands éditeurs modernes, suivant le Texte Reçu sans modification là où la lecture authentique faisait l'objet d'un désaccord entre eux, le manuscrit sinaïtique a été découvert ; le Vatican aussi. Ceux-ci, avec le manuscrit de Porphyre des Actes et des Épîtres de Paul, ainsi que la plupart des Épîtres catholiques et l'Apocalypse, et d'autres, ont été publiés dans les *Monumenta Sacra Inedita* de Tischendorf, ainsi que dans sa septième édition. Ces textes, avec ceux d'Alford et de Meyer (que je n'ai pas encore consultés pour le texte), et ceux de De Wette, ont fourni une masse de nouveaux matériaux. L'ouvrage de Tregelles a lui aussi été publié dans

son intégralité depuis que ma présente édition a été achevée, bien qu'il ne soit pas encore imprimé.

Tout cela a nécessité un travail supplémentaire. J'ai dû laisser Scholz pratiquement de côté (son travail ne peut être qualifié de minutieux, et il s'était lui-même mis de côté) et intégrer la 7^e éd. de Tischendorf, et Alford, Meyer et De Wette. J'ai en outre, pour chaque lecture contestée, comparé le Sinaïtique, le Vatican, le Dublin, l'Alexandrin, le Codex Beza, le Codex Ephraëmi, le Saint-Gall, le Claromontanus, le Laud de Hearne dans les Actes, Porphyre en grande partie, la Vulgate, l'ancien latin chez Sabatier et Bianchini. Le syriaque m'a été fourni par d'autres ; ce n'est que pour les mots et les passages omis ou insérés que j'ai utilisé le livre lui-même ; n'étant pas spécialiste du syriaque, je ne pouvais pas l'utiliser par moi-même. J'ai consulté le Zacynthius de Luc ; avec des références occasionnelles aux Pères ; Étienne, Beza, Érasme. Seuls ceux qui ont accompli ce travail en consultant personnellement les manuscrits eux-mêmes connaissent l'effort que cela implique.

3) Ajustements quant à la traduction

Dans la traduction elle-même, il y a peu de changements. Quelques passages ont été clarifiés ; de petites inexactitudes, qui s'étaient glissées par faiblesse humaine, ont été corrigées ; une uniformité occasionnelle dans les mots et les expressions a été apportée là où le grec était exactement le même. Dans la traduction, j'ai pu éprouver de la joie — elle m'a donné la parole et la pensée de Dieu avec plus de précision : dans les détails critiques, il y a beaucoup de travail et peu de substance. Je ne peux qu'espérer que le chrétien en trouvera le fruit dans une plus grande exactitude.

Comme les éditeurs que j'ai cités ne disposaient ni du manuscrit du Sinaï ni de celui de Porphyre, j'ai parfois dû juger par moi-même lorsque ces autorités avaient une grande influence sur la question, ou j'ai parfois signalé le point comme discutable dans une note, lorsque je ne pouvais me prononcer.

Les manuscrits et leur autorité

1) L'ingérence des ecclésiastiques

Je vais maintenant dire quelques mots sur ces autorités. Quant à la certitude générale du texte, toutes ces recherches n'ont fait que la confirmer. L'ingérence des ecclésiastiques a été l'une des principales sources de lectures douteuses ; en partie délibérée, en partie innocente. La tentative, par exemple, d'assimiler les Évangiles était délibérée. De manière plus innocente, découlant des passages lus lors des offices ecclésiastiques, des changements tels que le remplacement de « il » par « Jésus » là où cela

était nécessaire, car dans ces offices, « il » au début ne désignait rien ; et « Jésus » a alors été introduit dans le texte par les copistes. La tentative de rendre la prière du Seigneur en Luc¹³ semblable à celle de Matthieu en est un autre exemple ; et, si l'on en croit Alford et la plupart des autres éditeurs, l'omission de « premier-né » dans le Sinaïtique, le Vatican et quelques autres (ce que je note car cela concerne les manuscrits les plus anciens), parce qu'il semblait que la mère de notre Seigneur avait d'autres enfants ; et [il y a] d'autres exemples encore de ce genre. Mais ceux-ci ne posent pas de difficulté majeure.

D'autres manuscrits et versions (qui sont antérieurs à tous les manuscrits), avec un peu d'attention, clarifient la situation réelle ; mais aucun manuscrit n'est assez ancien pour échapper à ces manipulations. Ainsi, le système qui prend simplement les manuscrits les plus anciens comme des autorités en soi, sans comparaison adéquate ni examen des preuves internes, échoue nécessairement dans ses résultats. On ne doit pas se fier aux conjectures, mais l'examen des preuves quant aux faits n'est pas une conjecture.

2) Les trois questions les plus importantes

Les trois questions les plus importantes sont 1 Timothée 3:16, le début de Jean 8 et les derniers versets de Marc 16. Sur la première, je ne me prononce pas, car de nombreux critiques ont écrit des dissertations complètes à ce sujet. Quant à Jean 8, je ne doute pas de son authenticité. Augustin nous dit qu'il a été omis dans certains manuscrits peu fiables parce qu'on le jugeait préjudiciable à la moralité. Et non seulement cela, mais en examinant le texte, j'ai constaté que dans l'un des meilleurs manuscrits du vieux latin, deux pages avaient été arrachées à cet endroit, emportant avec elles une partie du texte qui les précédait et les suivait. Quant à la fin de Marc et à sa forme apparemment indépendante, je ferais remarquer que nous avons deux conclusions distinctes de la vie du Seigneur dans les Évangiles : son apparition à ses disciples en Galilée, rapportée par Matthieu sans aucune mention de son ascension, ce qui correspond en effet au caractère général de cet Évangile ; et à Béthanie, où eut lieu son ascension, ce qui est la partie rapportée par Luc, correspondant au caractère de son Évangile : l'une, avec le résidu juif, et l'envoi du message sur la terre aux nations ; l'autre, du ciel vers le monde entier, en commençant par Jérusalem elle-même -- l'une messianique, pour ainsi dire, l'autre céleste. Or, Marc, jusqu'à la fin du verset 8 du chapitre 16, reprend la conclusion de Matthieu ; à partir du verset 9, il donne un résumé de la scène de Béthanie

¹³ c'est-à-dire celle qu'on appelle le « Notre Père » (ndt)

et de l'ascension, ainsi que des faits rapportés par Luc et Jean. C'est une partie distincte, une sorte d'appendice, pour ainsi dire.¹⁴

3) L'influence des grandes écoles de transmission du texte grec

J'ai toujours indiqué le *Textus Receptus* (T.R.) en marge là où il y a des divergences, sauf dans l'Apocalypse, Érasme ayant traduit ce passage à partir d'un manuscrit médiocre et imparfait qui, étant accompagné d'un commentaire, avait dû être séparé par un copiste ; et même ainsi, Érasme a corrigé ce qu'il tenait de la Vulgate, ou deviné ce qu'il n'avait pas.¹⁵ Il n'y avait pas grand intérêt à citer cela.

Mais il ne me semble pas qu'aucun critique ait réellement rendu compte du phénomène des manuscrits. Nous disposons aujourd'hui d'une vaste collection de ceux-ci, dont quelques-uns sont très anciens, et un grand nombre d'autres relativement modernes. Mais il me semble que les plus anciens, comme le Sinaïtique et le Vatican, portent les marques résultant de leur passage entre les mains de l'Église. Je ne veux pas dire que cela affecte sérieusement le résultat, car leur travail est assez facile à détecter et à corriger, et n'a donc pas de grande importance ; mais, comme il est facile à détecter, il s'avère bien présent. Après toutes les recherches, on ne peut nier, je pense, qu'il existe deux grandes écoles de lecture. Un même manuscrit peut varier, quant à l'école qu'il suit, dans ses différentes parties. Ainsi, Griesbach dit que A était constantinopolitain dans les Évangiles et alexandrin dans les Épîtres, pour employer des noms conventionnels.¹⁶ De même, Porphyre (marqué P) – que j'ai trouvé dans six ou huit chapitres des

¹⁴ Cp Préface du Nouveau Testament Pau-Vevey, 2^e édition 1872, p. IV. (ndt)

¹⁵ Il s'agissait de ce qu'on appelle le manuscrit de Reuchlin, noté (1). On en trouvera une description détaillée dans *Handschriftliche Funde*, de Franz Delitzsch, qui l'a découvert dans une bibliothèque allemande.

¹⁶ L'école *alexandrine* trouve son origine dans le milieu savant hellénistique autour de la célèbre Bibliothèque d'Alexandrie. Les Alexandrins cherchaient à comparer les manuscrits, éliminer les interpolations, corriger les corruptions textuelles et retrouver la forme la plus ancienne du texte.

L'école *constantinopolitaine* est plus tardive, et liée au contexte *byzantin* tardif et médiéval. Elle recherche plutôt l'uniformisation et la lisibilité doctrinale. Les textes sont plus lissés, subissent des harmonisations et des "corrections" grammaticales ou stylistiques due à l'influence ecclésiastique et au désir de stabiliser le texte.

Le *Textus Receptus* (*Texte Reçu*), ou ce qui l'a conduit à être ainsi nommé, est une édition relativement récente du texte grec, publiée à Bâle en 1516 par Érasme. Il est hérité de l'école byzantine (XII^e–XV^e siècles). Érasme ne disposait pas des grands codex alexandrins anciens, comme les Codex Sinaiticus ou Vaticanus. Dans l'Apocalypse, il est bien connu que, faute de manuscrit grec disponible, il a même retraduit du latin vers le grec. (ndt)

Actes si uniformément conforme au Textus Receptus que je ne l'ai pratiquement plus consulté par la suite – ne l'est pas dans les Épîtres de Paul. Il existe néanmoins ces deux écoles.

4) Des influences entremêlées

Parmi celles-ci, le Sinaïtique, le Vatican et le Dublin (Σ B Z) en sont les exemples les plus parfaits. Car le fait qu'ils appartiennent pour l'essentiel à cette école, bien qu'avec des particularités individuelles, ne peut, me semble-t-il, être remis en question un seul instant. Parmi ceux-ci, le Dublin, marqué Z, est de loin le manuscrit le plus correct : je n'y ai relevé qu'une seule erreur de copie. Le Vatican, en tant que copie, est de loin supérieur au Sinaitique, qui n'est en aucun cas correct, bien au contraire dans l'Apocalypse, aussi précieux soit-il puisqu'il nous donne l'intégralité du Nouveau Testament et qu'il est peut-être la plus ancienne copie dont nous disposons. Mais il faut se rappeler que nous n'en avons aucune avant que l'empire ne soit devenu chrétien, et que Dioclétien ait détruit toutes les copies auxquelles il avait pu mettre la main. Ce texte alexandrin, ainsi nommé, est le plus ancien dont nous disposons parmi les manuscrits grecs existants.

Le manuscrit alexandrin (marqué A) n'est pas uniformément alexandrin dans son texte. Mais, si l'on en croit Scrivener, le Peschito syriaque concorde beaucoup plus avec A qu'avec B ; pourtant, c'est la plus ancienne version qui existe, de près de deux cents ans plus ancienne que n'importe quel manuscrit dont nous disposons, rédigée à la fin du premier ou au début du deuxième siècle. Ce n'est pas le cas de l'ancien latin. On ne peut pas dire qu'il soit alexandrin, mais il s'en rapproche davantage. Mais là encore, on observe un phénomène singulier : un ancien manuscrit de celui-ci, le Brixianus, correspond uniformément au Textus Receptus. Je pense n'avoir trouvé qu'une seule exception. D'où cela vient-il ? La Vulgate est largement corrigée par rapport au texte alexandrin, bien qu'elle ne le suive pas toujours.

Nous pouvons donc les classer ainsi : Σ, B, Z, L, ce dernier suivant B de manière très constante ; puis nous avons A et une longue liste d'onciales qui l'accompagnent, moins anciennes ou moins considérées ; de sorte que chez Alford, vous trouverez « A, etc. ».

Il existe une autre catégorie datant environ du VI^e siècle, à laquelle on attribue également Z, C qui est indépendant, et P qui, dans les Épîtres, suit principalement le texte alexandrin mais tend assez souvent vers le T.R. et A. Dans les Actes, d'après ce que j'ai pu examiner, c'est le T.R., Δ ou Saint-Gall, qui correspondent souvent au T.R., bien qu'il s'agisse à bien des égards d'un témoin indépendant. Si, dans les Évangiles, A et B vont de pair, nous pouvons être raisonnablement sûrs de la lecture, en tenant bien sûr compte d'autres témoignages. D, comme on le sait, est particulier, bien que

typiquement alexandrin. Il en résulte pour moi que, si le texte dans son ensemble ne présente aucune incertitude, même si des questions peuvent se poser dans de très rares cas, son histoire n'est pas vraiment établie. J'avoue ne parvenir à aucune conclusion, et je pense pouvoir dire que personne ne peut retracer cette histoire : le phénomène reste inexpliqué.¹⁷

5) Tentatives infructueuses pour démêler ces influences

J'en ai dit assez sur la critique du texte et des manuscrits pour que les personnes peu versées dans le sujet ne se risquent pas à tirer des conclusions sans une véritable connaissance de ces questions. Un ouvrage tel que l'*English Testament* de Tischendorf me semble nuisible. Il y remet continuellement en question la version anglaise, et § B A sont indiqués au bas de la page, pour que des personnes qui n'en savent rien puissent tout simplement douter du texte. Ainsi, pour ne pas en dire plus, les lectures de A dans les Épîtres ont un degré d'importance totalement différent de celui de ses lectures dans les Évangiles. Et tout devient incertain. Dans la plupart de ces cas, la lecture authentique n'est pas remise en cause un seul instant par Tischendorf lui-même, mais cela ne fait que semer le doute dans l'esprit des gens. J'ai suivi une collation des meilleures autorités, mais là où, bien qu'il s'agisse de différences insignifiantes, on trouve § B L ou B L d'un côté, et A etc. de l'autre, j'avoue ne pas avoir la certitude absolue que B L soient corrects.

Les documents récents

1) Les traductions anglaises

Ensuite, le lecteur n'a pas devant lui une révision de la Version Autorisée (anglaise), mais une traduction du meilleur texte grec, duquel j'ai acquis une connaissance certaine. Je ne doute pas un instant que de nombreuses phrases de la Version Autorisée se retrouveront dans la traduction. L'esprit en étant imprégné par un usage constant, elles s'imposaient naturellement à l'esprit. Je n'avais aucune envie de rejeter cette version anglaise. Une révision de la Version Autorisée, si elle est souhaitable pour un usage ecclésiastique, n'est pas (à mon avis) en soi une entreprise judicieuse. Je doute plutôt du bon goût de ceux qui tentent de réviser la Version Autorisée. Le nouveau ne s'accorde pas avec l'ancien, et sa juxtaposition le rend d'autant plus déplaisant. L'imitation est rarement de bon goût, rarement indétectable ; elle manque de naturel, et en ces matières, le naturel est de bon goût et attire.

¹⁷ Cp Préface du Nouveau Testament Pau-vevey, 2^e édition 1872, p. III et IV. (ndt)

2) Les grammaires et les dictionnaires

J'ai librement utilisé toute l'aide dont je disposais. Je ne mentionne pas les grammaires et les dictionnaires, car ils s'appliquent à tous les livres et sont connus. J'ai utilisé Meyer, dont les réviseurs sont bien inférieurs et dont une grande partie d'Alford est tirée. J'ai également consulté Alford et De Wette. Ellicott est excellent dans ce qu'il a accompli. Kypke est des plus utiles dans ce qu'il offre. Je les ai utilisés pour l'exégèse du texte en tant que grec, et en aucun cas pour une doctrine quelconque. Fritzsche, qui est très complet sur le plan grammatical ; Bleek, qui épuise largement le savoir dans son ouvrage sur les Hébreux. J'ai parfois fait référence à Delitzsch et à d'autres. Il y a aussi Kuinoel sur les livres historiques ; mais je n'ai pas trouvé beaucoup d'entre eux d'une très grande valeur, et Calvin moins que je ne l'aurais supposé. Il y a Bengel, Hammond, Elsley ; Wolff et d'autres auteurs allemands ; ainsi que Stanley, Jowett, Eadie, etc. Mais j'avoue que le recours à ces derniers ne m'a pas incité à les citer souvent. Ce que je recherchais, c'était l'étude approfondie du texte ; les opinions importaient peu. La Synopsis de Poole et Bloomfield m'ont servi de référence pour les commentateurs plus anciens.

3) Les autres traductions

Parmi les traductions, l'italienne de Diodati est la meilleure des anciennes, puis vient la néerlandaise, puis l'anglaise. L'allemande de Bengel est très bonne, et il en existe une, très littérale, appelée Berleburger, bien qu'elle soit parfois entachée de leur doctrine. D'autres traductions sont celles de Kistemaker, Gossner, Van Ess, qui sont catholiques romaines ; une version corrigée de Luther par Meyer ; la version suisse de Piscator, bien meilleure que celle de Luther. Celles-ci, bien que je m'y sois référé dans une traduction en allemand, je les ai relativement peu utilisées aujourd'hui, voire pas du tout. Parmi les traductions françaises, celle de Diodati est littérale, mais à peine française ; celles de Martin et d'Ostervald sont peu fiables ; et celle d'Arnaud, je peux le dire, ne l'est pas du tout. Celle de Luther est la plus inexacte que je connaisse. En outre, il existe en latin la Vulgate et celle de Beza. L'allemand de De Wette est élégant, mais affecté en raison d'une omission excessive des verbes auxiliaires, ce qui est permis en allemand ; et dans l'Ancien Testament, bien qu'il soit un bon hébraïsant, on ne peut se fier à lui en raison de ses principes rationalistes. Son Ésaïe est celui de Gesenius.

J'ai utilisé toutes les aides possibles, mais la traduction n'est en aucun cas empruntée à qui que ce soit ; c'est ma propre traduction, pour laquelle j'ai recouru à toutes les vérifications possibles pour en garantir l'exactitude.

Je crois que les Écritures sont la Parole inspirée de Dieu, reçue par le Saint Esprit et communiquée par sa puissance, bien que, grâce à Dieu, par l'intermédiaire d'hommes mortels. Ce qui est divin est ainsi rendu pleinement

humain, à l'image du Seigneur béni lui-même, que celles-ci révèlent, tout en ne cessant jamais d'être divines. Et c'est là leur valeur inestimable : pleinement et entièrement divines, des « paroles enseignées de l'Esprit » [1 Cor. 2:13], et pourtant parfaitement et divinement adaptées à l'homme, étant communiquées par l'entremise de l'homme. Mon effort a consisté à présenter au lecteur anglophone l'original aussi fidèlement que possible. *Ceux qui réalisent une version destinée au grand public sont contraints d'adapter leur approche à ce public. Tel n'a pas été mon objectif ni ma pensée, mais de donner à l'étudiant des Écritures, qui ne peut lire l'original, une traduction aussi fidèle que possible.*¹⁸

Remarques sur la Version Autorisée anglaise

Il y a quelques remarques que je souhaiterais faire sur la Version Autorisée, montrant ce qui m'empêche de tenter de la corriger, ce qui serait en effet une tâche plus ambitieuse. Sa valeur et sa beauté sont connues, je n'ai pas besoin de m'étendre sur ce sujet. J'ai passé ma vie à m'en servir, bien qu'étudiant moi-même évidemment le grec. Et je n'ai aucune intention de la sous-estimer. Mais aujourd'hui où tout est ré-examiné et remis en question, il y a certains points à signaler qui font qu'il est souhaitable que le lecteur anglais dispose d'un texte plus exact.

1) Un principe de traduction totalement erroné

Il y a un principe que les traducteurs avouent eux-mêmes, et qui constitue une erreur très grave et très sérieuse. Lorsqu'un mot apparaît plusieurs fois en grec dans le même passage, voire dans la même phrase, ils le rendent, autant qu'ils le peuvent, par des mots différents en anglais. Dans certains cas, la conséquence est très grave et, dans tous les cas, le lien est rompu. Ainsi, en Jean 5:22, « ...il a confié tout *jugement* au Fils » ; au verset 24, « celui qui... croit... ne tombe pas sous la *condamnation* » ; au verset 29, « en résurrection de *damnation* ». ¹⁹ Le mot est le même partout en grec, *κρίσις* (*judgement*), et tout le monde peut voir que « ne pas venir en jugement » est une chose très différente de « ne pas venir en condamnation ». Toute la force du passage repose sur ce mot et sur son contraste avec la vie. Ici, le sens est totalement changé.

Dans un autre cas, le lien est rompu : Romains 15:12-13 : « ...in him shall the Gentiles *trust*. Now the God of *hope*... (...en lui les nations mettront leur *confiance*. Maintenant le Dieu de *l'espérance*...) ». En grec, le verbe avoir confiance correspond exactement au substantif espérance : « ...les

¹⁸ Les italiques ont été ajoutées ici. (ndt)

¹⁹ v.22 : « ...he hath committed all *judgment* unto the Son » ; v.24 : « ...he that... believeth... shall not come into *condamnation* » ; v.29 : « ... unto the resurrection of *damnation* ». (ndt)

nations *espéreront*. Le Dieu *d'espérance*... ». Je ne cite ces cas qu'à titre d'exemples.

Dans certains cas, comme pour « les anciens », « la venue du Seigneur », « la loi », les préjugés théologiques ont influencé les traducteurs. Ainsi, en Actes 1:23, on trouve « And they appointed two (Et ils en ordonnèrent deux » là où il n'y a aucun mot de ce genre. La seule indication qu'il y ait en grec, c'est « quelqu'un d'entre eux soit témoin avec nous » (v.22). De même, en Actes 14:23, « And when they had ordained them elders (Et quand ils les eurent ordonnés anciens) ». Mais il est simplement dit : « Et leur ayant choisi des anciens », *χειροτονέω* (*choisir*). Je suis bien conscient que dans le grec ecclésiastique, emprunté sans doute à ce passage, et avec les nouvelles idées qui y sont associées, le mot en est venu à signifier cela sur le plan ecclésiastique. Mais ce n'est pas son sens propre. C'est « choisir », comme en 2 Corinthiens 8:19 ou Actes 10:41.

Quant à la venue du Seigneur, en Actes 3:19, il n'y a aucune excuse pour traduire *ὅπως ἄν* par « quand ».²⁰ C'est une tentative pour lui donner un sens. De même, dans 2 Thessaloniciens 2:2, « as that the day of Christ is at hand (comme si le jour de Christ était proche) » : le mot traduit par « est proche » signifie « être présent » ou « être venu ». Il est utilisé deux fois (une fois en Romains 8:38 et une fois en 1 Corinthiens 3:22) pour signifier « présent », par opposition à « à venir ». Cela modifie manifestement tout le sens, alors que la vraie signification donne la clé de l'ensemble du passage. Leur imagination étant influencée par ces faux docteurs, ils pensaient que le jour était venu au milieu de la tribulation qu'ils subissaient ; alors que la venue du Seigneur sera un repos pour eux et un tourment pour leurs persécuteurs.

2) Des erreurs graves de traduction

Mais une erreur plus grave encore se trouve dans les paroles de 1 Jean 3:4 : « ...for sin is the transgression of the law (...car le péché est la transgression de la loi) ».²¹ Définir le péché est une chose sérieuse, mais ce n'est pas ce qui est dit ici. Le mot utilisé est celui qui, comme adverbe, est employé dans Romains 2:12 dans l'expression « ceux qui ont péché sans loi », et qui doit être ainsi traduit, en contraste avec l'expression « ceux qui ont péché sous [la] loi ». Si le péché était la transgression de la loi, on ne pourrait pas dire « jusqu'à la loi le péché était dans le monde » [Rom.

²⁰ « *when* the times of refreshing shall come (*quand* vendront les temps de rafraîchissement) » – plutôt que « *en sorte que* viennent des temps de rafraîchissement » (ndt)

²¹ La première partie du verset est également très mal traduite : « Whosoever committeth sin transgresseth also the law (Quiconque commet le péché transgresse aussi la loi) » (ndt)

5:13] ; on ne pourrait pas dire non plus « le péché par le commandement est devenu excessivement pécheur » [Rom. 7:13], car il n'y aurait pas eu de péché avant que le commandement ne vienne. Mais il n'en est pas ainsi, mais : « le péché, c'est l'iniquité ». C'est la volonté mauvaise de l'homme ; si la loi vient, alors il la transgresse ; mais le péché existe même sans elle, car je ne devrais pas avoir de volonté propre, mais seulement le désir d'obéir. D'où le raisonnement de l'apôtre : « La mort a régné depuis Adam jusqu'à Moïse sur ceux qui n'ont pas péché selon la ressemblance de la transgression d'Adam » [Rom. 5:14]. C'est une citation d'Osée 6:7 : « Eux-mêmes, comme Adam, ont transgressé l'alliance ». Adam était sous une loi, Israël sous une autre ; ils ont transgressé de la même manière. Mais la mort a régné sur ceux ayant vécu entre Adam et Moïse, lesquels n'étaient pas sous une loi. Le péché était là, puisqu'il y avait la mort.

J'ai développé un peu plus ce point parce que la définition du péché est une chose sérieuse, et la théologie ne supporte pas qu'on parle ici d'une altération. Que Dieu soit vrai et tout homme menteur ! C'est de cette manière que cela est traduit, dans les passages où la doctrine n'est pas en cause, non seulement en Romains 2 mais aussi en 1 Timothée 1:9 : « The law is not made for a righteous man, but for the lawless and disobedient (litt. : La loi n'est pas pour l'homme juste, mais pour l'inique [= sans loi] et le désobéissant) ». ²² Ce n'est traduit nulle part ailleurs qu'en 1 Jean 3:4 par « transgression de la loi ». Sinon, généralement, *ἀνομία* est traduit par « iniquité », et *ἀνόμος* est traduit deux fois par « transgresseur ». Mais il n'est jamais traduit, sous aucune forme du mot, par « transgression de la loi » sinon ici ! ²³

Précisions sur la traduction

1) Les particules

En ce qui concerne les détails de la traduction, j'ai quelques remarques à faire. J'ai cherché, dans certains cas, à rendre les particules de manière plus distincte. Mais, aussi riche que soit l'anglais, aucun soin ne permettra de faire correspondre les nuances et les colorations de la pensée d'une langue à celles d'une autre. Il s'agit souvent davantage d'une question abstraite, ou de philologie abstraite, que de grammaire, et les grammairiens ne recueillent pas toujours mon assentiment en la matière, bien que je sois heureux d'apprendre d'eux. Dans notre propre langue, peu de gens remarquent ces nuances de sens, bien qu'elles existent, comme « en effet », « vraiment », « assurément », « en vérité ». La coutume et les habitudes

²² Darby français : « La loi n'est pas pour le juste, mais pour les iniques [= sans loi] et les insubordonnés » (ndt)

²³ Cf <https://www.bibliquest.net/JND/JND-KJV-1871.htm> (ndt)

individuelles façonnent l'esprit dans de tels cas. Voir l'emploi d'*ἐυθέως* (*aussitôt*) en Marc. Dans les écrits de Jean, je dois faire remarquer que le pronom personnel, généralement emphatique lorsqu'il est inséré, est utilisé si constamment qu'il peut difficilement être considéré comme tel. J'avais marqué chaque occurrence dans la première édition, mais cela attirait trop l'œil au détriment du sens général. L'auteur a pensé devoir y remédier par une touche différente et plus discrète. On retrouve un trait de style similaire dans l'usage constant par Jean de *ἐκεῖνος* (*lui*) [Jean 1:8, etc]. Une autre particularité est à noter chez Jean : l'usage constant de *ἵνα* (*afin que*) [Jean 3:15,16, etc] à la place de *ὅτι* (*que, en ce que*) [Jean]. Chez Luc, on a *καί* (*et*) à la place de *ὅτι*.

2) L'aoriste

Je dois également faire remarquer, au sujet de l'aoriste, qui a fait l'objet d'une grande agitation ces derniers temps, que l'anglais n'est pas du grec. L'usage abondant des verbes auxiliaires en anglais, et leur usage très parcimonieux en grec, modifie la portée globale des temps dans les deux langues. Le participe passé avec un auxiliaire au présent ne correspond pas à un simple parfait grec, ni la continuation courante d'une action passée : une action passée mais considérée moralement comme présente, ou en vigueur dans le temps présent, en est tout aussi souvent la force. La véritable question pratique en anglais est la suivante : s'agit-il d'un énoncé historique ou d'un fait considéré comme tel sur le plan moral, c'est-à-dire sans référence au temps ? « Christ died for us (Christ mourut pour nous) » est un fait historique. « Christ has died for us (Christ est mort pour nous) » est un fait moral toujours vrai. Le choix de l'un ou de l'autre est souvent délicat, et nous devons tenir compte de la différence entre notre point de vue et celui de l'époque du passage. Les seuls temps simples en anglais, le présent et le prétérit, correspondent tous deux à des aoristes ; l'un signifiant l'accomplissement d'un acte, et l'autre un acte accompli.²⁴ Et comme ce dernier prend une connotation historique, son utilisation dans de nombreux cas pour l'aoriste grec fausse le sens. On trouve ainsi — un cas que personne, je crois, ne nie — *ἔγραψα*.²⁵ Si je traduis « I wrote (j'ai écrit) », c'est dans une autre lettre (sauf indication contraire) ; si je traduis « I have written to you (je t'ai écrit) », c'est un acte passé rendu présent par « have », et il s'agit (à moins qu'il ne soit précisé qu'il s'agit d'une lettre envoyée mais non reçue) de la lettre dont il s'occupe. Et la simple doctrine de l'aoriste en grec ne rend en rien compte de ce cas. « I wrote to you not to do it (je t'ai écrit de ne pas le faire) » est une lettre passée censée avoir

²⁴ C'est pour cette raison qu'il n'existe en anglais que deux temps [simples] : le futur, ainsi appelé, correspond à l'intention ; car un acte en cours d'accomplissement ou déjà accompli n'est pas futur.

²⁵ Il s'agit du verbe *écrire* (*γράφω*) à l'aoriste. (ndt)

été reçue. « I have written to you (je t'ai écrit) » : il l'a fait, mais on suppose qu'elle n'a pas encore été reçue. « « I have written to you in the letter (je t'ai écrit dans la lettre) » est celle du présent.

Or ce qui est vrai pour *ἔγραψα* l'est pour beaucoup d'autres. Lorsque je veux exprimer une action en cours au présent, et non un aoriste accompli, je ne dis pas « I write (j'écris) », mais « I am writing (je suis en train d'écrire) » ; car « writing (d'écrire) » est l'acte, alors que « am (suis en train, ou occupé à) » est le présent absolu. Mais d'un autre côté, je peux aussi dire : « I write five letters every day in the year (j'écris cinq lettres par jour toute l'année) ». « I wrote a long letter to him (je lui écrivis une longue lettre) » est un fait historique ; « I wrote a long letter to him (je lui ai écrit une longue lettre) » est une affirmation morale à laquelle j'attache une valeur présente. « Have (ai) », avec le participe passé, est toutefois souvent utilisé en anglais pour le parfait. Mais traduire de cette manière systématiquement les aoristes grecs est, à mon avis, tout simplement une erreur. Lorsque l'aoriste est historique, le passé simple peut très bien lui correspondre [mais généralement pas dans les autres cas]. Je ne peux toutefois pas affirmer que j'ai toujours réussi à distinguer correctement les cas : il y en a sur lesquels j'ai moi-même eu des doutes.

3) Les formes anciennes

J'ai parfois conservé des formes anciennes lorsqu'elles sont plus respectueuses, comme « saith » pour « says », « unto » pour « to », etc. J'ai conservé « ye » pour le nominatif de « you ». Il s'agit des mots néerlandais « *gij* » et « *u* », dont le second est utilisé dans le néerlandais familier à la place de « *gij* », et qui est désormais courant en anglais. Ces deux langues ont pour origine le PlattDeutsch. Je n'accorde pas une grande importance à ces détails ; en revanche, j'accorde une grande importance au respect.

Cela m'amène à l'emploi des mots « do homage (rendre hommage) » au lieu de « worship (adorer) », ce que je fais uniquement par égard pour la pensée d'autres, peu habitués à de telles questions. Je n'ai aucun doute quant à la justesse de ce changement, et ce précisément parce qu'en anglais *moderne*, « worship » est utilisé pour ce qui est rendu à Dieu uniquement. Or lorsque la traduction anglaise a été faite, ce n'était pas le cas, et son utilisation actuelle fausse le sens dans les trois quarts des passages où il est employé. Il est tout à fait certain, que dans la grande majorité des cas où des personnes se sont tournées vers le Seigneur, elles n'avaient pas la moindre idée de le reconnaître comme Dieu. Or l'emploi actuel de ce mot fausse le sens sur un point essentiel. Que nous adorions Christ, nous qui savons qu'il est Dieu, c'est une autre affaire. Dans la Bible anglaise, cela est, ou du moins était, correct, car « worship » ne signifiait pas ce qu'il signifie aujourd'hui. Lorsqu'un homme se marie, il dit : « With my body I thee

worship (de tout mon être, je t'adore) ». Il est dit en 1 Chroniques 29:20 : « ...and worshipped the LORD, and the king (... et adorèrent Jéhovah et le roi », ²⁶ ce qui est un pur blasphème si l'on utilise ce terme dans son sens moderne. Le lecteur curieux pourra consulter, dans le Nouveau Testament de Wetstein, Matthieu 2:2 ; celui de Minucius Felix, la fin du chapitre 2 et le comparer avec Job 31:27 ; ainsi qu'Hérodote 1:134 pour les coutumes de la Perse. Cela n'aurait pas mérité d'être mentionné, sauf pour les âmes simples.

4) L'emploi de majuscules

L'emploi d'un « s » majuscule ou minuscule pose une extrême difficulté dans le cas du mot Spirit (Esprit) – pas lorsqu'il s'agit simplement de parler du Saint Esprit en tant que personne car là, c'est assez simple. ²⁷ Mais son habitation en nous, notre état par lui, et sa Personne en elle-même, sont si intimement liés que cela rend la chose très difficile. Car il en est parlé tantôt comme de notre état, tantôt comme du Saint Esprit en lui-même. Si on l'écrit avec un « S » majuscule, on perd le premier sens ; si on l'écrit avec un « s » minuscule, on perd l'Esprit en tant que personne. Je ne peux que faire cette mise en garde, en attirant l'attention du lecteur sur ce point. C'est une chose bénie que ces deux aspects soient si intimement mêlés en puissance, que l'on puisse parler de notre état d'une telle manière. Mais si nous perdons [de vue] la Personne divine, cette bénédiction elle-même est perdue. Le lecteur peut voir en Romains 8:27, non pas la difficulté, car elle n'existe pas là, mais la juxtaposition dans ce verset de la Personne et de l'effet de sa présence en nous.

5) L'emploi de l'article devant *Κύριος*

Tous les cas où l'article manque devant *Κύριος* (*Seigneur*) ne sont pas signalés par des crochets. Je donne ici tous les passages où *Κύριος*, que la Septante emploie pour Jéhovah, puis transféré au Nouveau Testament, est utilisé comme nom propre ; c'est-à-dire qu'il a le sens de « Jéhovah ». Il est également utilisé dans le Nouveau Testament comme titre de Christ, qui, en tant qu'homme, occupe la place de Seigneur sur toutes choses. « Dieu », dit Pierre, « a fait et Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié » [Actes 2:6]. J'ai mis un point d'interrogation après ceux qui sont douteux.

Matthieu 1:20, 22, 24 ; 2:13, 15, 19 ; 3:3 ; 4:7, 10 ; 5:33 ; 21:3(?), 9, 42 ; 22:37, 44 ; 23:39 ; 27:10 ; 28:2.

²⁶ La version Darby française dit : « ...et se prosternèrent devant l'Éternel et devant le roi ». (ndt)

²⁷ Rappelons que les codex ont été écrits tout en majuscules, puis les manuscrits qui ont suivi, tout en minuscules. (ndt)

Marc 1:3 ; 11:3(?), 9 ; 12:11, 29b, 30, 36 ; 13:20 ; 16:20(?).

Luc 1:6, 9, 11, 15, 16, 17, 25, 28, 32, 38, 45, 46, 58, 66, 68, 76 ; 2:9b, 15, 22, 23b, 24, 26, 38, 39 ; 3:4 ; 4:8, 12, 18, 19 ; 5:17 ; 10:27 ; 13:35 ; 14:31(?), 38 ; 20:37, 42.

Jean 1:23 ; 12:13, 38b.

Actes 1:24(?) ; 2:20, 21, 25, 34, 39, 47(?) ; 3:19, 22 ; 4:26, 29(?) ; 5:9, 19 ; 7:31, 33, 37, 49 ; 8:25(?), 26, 39(?) ; 9:31(?) ; 10:4(?), 14(?) ; 11:8(?) ; 12:7, 11(?), 17(?), 23 ; 15:17b.

Rom. 4:8 ; 9:28, 29 ; 10:9, 12, 13, 16 ; 11:3, 34 ; 12:19 ; 14:11 ; 15:11.

1 Cor. 1:31 ; 2:16 ; 3:20 ; 10:26 ; 14:21.

2 Cor. 33:17, 18 (caractère particulier) ; 6:17, 18 ; 10 :17.

Hébreux 1:10 ; 7:21 ; 8:2, 8, 9, 10, 11 ; 10:16, 30b ; 12:5, 6 ; 13:6.

Jacques 4:10 ; 5:4, 10, 11b.

1 Pierre 1:25 ; 3:12b, 15.

2 Pierre 2:9(?), 11 ; 3:8, 9, 10.

Jude 5, 9.

Apocalypse 4:8 ; 11:15, 17 ; 15:3, 4 ; 16:7 ; 18:8 ; 19:6 ; 21:22 ; 22:5, 6.

Dans les Actes, le mot est utilisé de manière absolue et générale, et appliqué à Christ. Il en va généralement de même dans les Épîtres ; voir 1 Cor. 8:5, 6.

6) L'ordre chronologique des Épîtres

Il sera peut-être utile à certains de mes lecteurs de donner l'ordre chronologique des Épîtres.

D'abord celles dont la date est certaine : 1 et 2 Thessaloniciens ; 1 et 2 Corinthiens ; Romains, Éphésiens, Colossiens, Philippiens et Philémon ; les quatre dernières ont été écrites par Paul alors qu'il était prisonnier.

L'épître aux Galates a été écrite entre quatorze et vingt ans après le premier appel de l'apôtre, et après avoir travaillé quelque temps en Asie Mineure, peut-être alors qu'il se trouvait à Éphèse, car ce n'était pas très longtemps après leur conversion.

1 Timothée a été écrite à l'occasion du départ de l'apôtre d'Éphèse, nous ne savons pas exactement quand. 2 Timothée a été écrite à la fin de sa vie, alors qu'il était sur le point d'être mis à mort. On se demande si Paul est jamais sorti de prison : si c'est le cas, 2 Timothée a été écrit lors de sa deuxième arrestation.

Tite fait référence à un voyage de Paul en Crète ; il ne nous est pas dit quand. On a pensé que c'était peut-être lorsqu'il résidait depuis longtemps à Éphèse. Cette épître est moralement synchrone de 1 Timothée.

Il n'était pas le dessein de Dieu, dans sa sagesse divine, de nous donner des dates chronologiques pour ces lettres. Mais l'ordre moral est clair :

- La manière dont 2 Timothée fait référence à la ruine de ce que 1 Timothée avait établi est assez évidente.
- L'Épître aux Hébreux a été écrite tardivement, en vue du jugement imminent de Jérusalem, et elle appelle les Juifs chrétiens à se séparer de ce que Dieu s'appropriait à juger.
- L'Épître de Jacques a été écrite alors que cette séparation n'avait en aucune façon eu lieu. Les chrétiens d'origine juive sont encore considérés comme faisant partie d'un Israël qui n'a pas encore été définitivement rejeté, reconnaissant seulement Jésus comme le Seigneur de gloire. Mais, comme toutes les épîtres dites catholiques, elle a été écrite vers la fin de l'histoire apostolique, alors que le christianisme avait été largement accueilli par les tribus d'Israël et que l'histoire juive touchait à sa fin, dans le jugement.
- En 1 Pierre, nous voyons que l'évangile s'était largement répandu parmi les Juifs : elle a été écrite aux chrétiens d'origine juive, appartenant à la Dispersion. La seconde épître est bien sûr postérieure, alors qu'il s'appropriait à « déposer sa tente » et à leur laisser par écrit les avertissements que la sollicitude apostolique ne pourrait bientôt plus leur fournir. C'est pourquoi, comme Jude, cette épître considère le grave éloignement d'un chemin de piété de la part de ceux qui avaient reçu la foi, et la moquerie du témoignage selon lequel le Seigneur allait venir.
- 1 Jean insiste sur le fait qu'il s'agit de « la dernière heure ». Des apostats s'étaient déjà manifestés, des apostats de la vérité du christianisme, niant le Père et le Fils, ainsi que, dans l'incrédulité juive, niant que Jésus était le Christ.
- Jude précède moralement Jean. Des faux frères s'étaient glissés à l'insu de tous, et le mal est décrit jusqu'à la rébellion finale et au jugement. Il diffère de 2 Pierre en ce qu'il considère le mal non pas simplement comme de la méchanceté, mais comme un éloignement de l'état originel.
- L'Apocalypse complète ce tableau en montrant Christ jugeant au milieu des chandeliers. La première église, Éphèse, ayant abandonné son premier amour, est menacée de voir son chandelier enlevé si elle ne se repent pas et ne revient pas à son état originel, et le jugement final est vu à Thyatire et à Laodicée. Puis elle montre le jugement du monde et le retour du Seigneur, le royaume, la cité céleste et l'état éternel.

Ce caractère général d'abandon et d'échec, qui marque tous les derniers livres du Nouveau Testament, de l'Épître aux Hébreux à l'Apocalypse, est très frappant : les épîtres de Paul, à l'exception de 2 Timothée qui donne

des directives individuelles au milieu de la ruine – bien que prophétisant un tel état de choses – expriment le labeur et le soin du sage maître d'œuvre [face à ces éléments].

L'intérêt de leur date tient surtout à leur lien avec l'histoire de l'église dans les Actes. Mais l'Épître aux Hébreux, les épîtres catholiques et l'Apocalypse montrent toutes que l'apostasie prédite est déjà en cours (car même 1 Pierre, qui le montre le moins, nous dit que le temps est venu pour que le jugement commence par la maison de Dieu), et donc que le jugement de l'église professante, puis, de manière prophétique, du monde s'étant élevé contre Dieu [est imminent]. Ce caractère conclusif des épîtres catholiques est très frappant et instructif.

7) Le contenu des livres du Nouveau Testament

Il faut chercher ailleurs le contenu des livres du Nouveau Testament : je ne peux qu'y consacrer ici quelques réflexions très générales.

On remarquera d'emblée que le caractère des trois premiers Évangiles diffère de celui de Jean. Le principe de cette différence est le suivant : les trois premiers présentent, quoique sous des aspects différents, Christ à l'homme pour qu'il le reçoive, puis montrent son rejet par l'homme. Or ce rejet même est le point de départ de l'Évangile de Jean, à savoir la manifestation en Christ de la nature divine, ce dont l'homme et le Juif étaient témoins. Mais il était dans le monde, et le monde fut fait par lui, et le monde ne l'a pas connu. Il est venu chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu. De là découlent les vérités qui constituent le sujet de cet Évangile, en contraste avec le judaïsme :

- la grâce souveraine de Dieu, et l'élection ;
- l'homme, qui doit naître de nouveau, être entièrement renouvelé ;
- les Juifs, qui sont traités tout au long comme des réprouvés ;
- la Personne divine et incarnée du Seigneur, fondement de toute bénédiction,
- et l'œuvre d'expiation, base même de l'état sans péché des nouveaux cieux et de la nouvelle terre où habitera la justice ;
- puis, à la fin, le don du Consolateur.

Jean, au lieu de faire remonter le Seigneur jusqu'à Abraham et à David, racines de la promesse [Matthieu], ou jusqu'à Adam, pour apporter en tant que Fils de l'homme la bénédiction à l'homme [Luc], ou de rendre compte de son service dans le ministère en tant que grand Prophète qui devait venir [Marc], – Jean montre une Personne divine entrer dans le monde, la Parole faite chair.

Ce que je viens de dire imprime donc son caractère à chacun des quatre Évangiles.

Matthieu est l'accomplissement de la promesse et de la prophétie, Emmanuel parmi les Juifs. Il est rejeté par eux, lesquels trébuchent ainsi sur la pierre d'achoppement. Christ se révèle ensuite en réalité comme un semeur, mais la recherche du fruit fut vaine ; alors l'Église et le Royaume se substituent à Israël pourtant béni par les promesses, mais qu'ils refusèrent en personne ; mais après le jugement, lorsqu'ils le reconnaîtront, ils seront eux-mêmes reconnus, en miséricorde. C'est pour cette raison, je crois, que l'ascension ne se trouve pas en *Matthieu*. En *Matthieu*, c'est en Galilée, et non pas à Jérusalem, que se déroule son entretien avec les disciples après sa résurrection. Il est avec les pauvres du troupeau qui ont reconnu la parole du Seigneur, là où la lumière s'est levée pour le peuple assis dans les ténèbres [cp Matt. 4:15]. La mission de baptiser part de là et s'applique aux nations. Marc présente le serviteur-prophète, Fils de Dieu.

En *Luc*, [on trouve] le Fils de l'homme, les deux premiers chapitres offrant une belle image du résidu d'Israël.

En *Jean*, [[on trouve] une Personne divine venue dans le monde, le fondement (la rédemption étant accomplie) de la nouvelle création ; l'objet et le modèle de la foi, révélant le Père ; et la promesse du Consolateur à venir.

Paul et Jean révèlent que nous sommes dans une position entièrement nouvelle en Christ. Mais Jean s'attache principalement à nous révéler le Père dans le Fils, et ainsi la vie par le Fils en nous. Paul s'attache à nous présenter à Dieu, et [à développer] ses desseins en grâce. Si nous nous limitons aux Épîtres, Paul ne parle que de l'Église. 1 Pierre 2 parle de l'édifice constitué de pierres vivantes, tandis que Paul ne parle que du Corps de Christ. Les Actes montrent la formation de l'Église par le Saint Esprit descendu du ciel, puis les œuvres des apôtres à Jérusalem ou en Palestine, et d'autres ouvriers œuvrant librement, en particulier Pierre, puis Paul. L'histoire des Écritures s'achève alors avec le récit du rejet de son évangile par les Juifs de la Dispersion.